(« at the torture of my ripe heart's ardent cries » [« Sentant l'ardeur de mon cœur tourmenté »], 11^e sonnet, p. 192–193). Certes, les contraintes métriques ne sont pas sans imposer à la traductrice des choix lexicaux et syntaxiques qui s'écartent de l'original. Si de tels choix se justifient dans la plupart des cas, y compris lorsqu'il s'agit de prises de position idéologiques (choix de la formule « something honest » pour « quelque folie », par exemple [18^e sonnet, p. 206–207]), il y a cependant lieu de s'interroger sur la traduction du verbe « embraser », au sens de « enflammer », par « to embrace » (Première élégie, p. 152–153). Il faut signaler aussi que « sacred flame » (4^e sonnet, p. 179) ne rend que partiellement le sens du *topos* de la « fureur divine » (p. 178), fondamental pour la création poétique d'inspiration néo-platonicienne dont porte ici la marque le sonnet de L.L. Mais cela est loin de diminuer le caractère « heroic » de l'entreprise d'Annie French (p. 150), pour reprendre le terme même qui lui sert à caractériser l'esprit créateur de Louise Labé, qu'elle n'hésite pas non plus à rapprocher, toutes proportions gardées, de celui d'Emily Dickinson.

Somme toute, voici un ouvrage qui permettra au lecteur d'apprécier l'art littéraire, l'originalité et l'unité idéologique de la création de Louise Labé, et dont la publication est d'autant plus importante qu'elle coïncide à celle du livre de M. Huchon, qui ne reconnaît à L.L. d'autre statut que celui d'une « créature de papier » (*Louise Labé, Une créature de papier* [Genève : Droz, 2006]).

OLGA ANNA DUHL, *Lafayette College*

Jean Calvin

Trois libelles anonymes

Édition, introduction et notes par Francis Higman et Olivier Millet

« Textes Littéraires Français », Genève : Droz, 2006, 125 p.

Dans cet ouvrage, Francis Higman et Olivier Millet, ont réuni trois pamphlets de Calvin, qui étaient parus à l'origine de manière anonyme, mais que les deux éditeurs attribuent de façon certaine à Jean Calvin, preuves à l'appui. Les trois textes présentés sont les suivants :

- *Advertissement sur la censure qu'ont faicte les Bestes de Sorbonne, touchant les livres qu'ilz appellent heretiques*, Genève, Jean Girard, 1544.
- *Histoire d'un meurtre execrable, commis par un Hespagnol, nommé Alphonse Diaz, Chambellan du Pape, en la personne de Jehan Diaz son frere. Le 17 de Mars 1546. Qui est un bel exemple du zele des Papistes*, Genève, Jean Girard, 1546.

- *Response à un plaidoyer faict par un certain Advocat de Paris, à l'encontre de quelques gens qu'il appelle Pseudochrestiens*, Genève, Jean Crespin, 1551.

Ce qui permet l'identification de Calvin est le style de ces trois écrits. Se servant du livre de Richard Sayce, *Style in French Prose. A Method of Analysis* (Oxford, Clarendon Press, 1953), Francis Higman et Olivier Millet ont retrouvé les empreintes stylistiques du théologien protestant, reconnaissable à sa brièveté, à la structure de sa phrase, à sa façon de dénigrer par l'insulte, à son vocabulaire encore, et enfin à son usage de locutions proverbiales et familières. Les éditeurs donnent de nombreux exemples probants dans leur introduction générale. De même, une structure similaire organise ces trois libelles, avec dans un premier temps une introduction qui vise à discréditer l'adversaire, un développement sur le point conflictuel ou un récit, et enfin une conclusion qui revient sur l'introduction, comme pour indiquer que la boucle est bien bouclée et que la démonstration est faite. Cette structure se retrouve dans d'autres pamphlets de Calvin, et semble elle aussi servir comme de signature.

Ces trois libelles sont une réaction à des événements précis. *L'Advertissement* est une réponse à la publication le 26 août 1544 du *Catalogue des livres censurez* de la Faculté de Théologie de Paris, paru chez le libraire Jean André. Ce catalogue contenait 112 titres en latin, et 121 en français. Le titre du pamphlet de Calvin donne d'emblée le ton et fournit un bon exemple du recours à l'insulte typique de l'auteur dans ce genre d'écrits, puisqu'il qualifie ses adversaires de « bestes de Sorbonne ». Il s'agit d'un combat entre la « vraie religion » et la « fausse religion », exprimée selon les docteurs de Sorbonne par ces « livres qu'ilz appellent heretiques », alors que pour Calvin et tous les protestants ce sont ces livres qui portent le flambeau de la vérité et expriment la vraie foi et la vraie Église. Tout le pamphlet vise donc à déconsidérer ces docteurs, à nier leur autorité, ainsi que leur connaissance des livres en question, et à miner leurs positions religieuses. Par exemple, Calvin les accuse de maintenir le peuple dans l'ignorance en condamnant les traductions de la Bible, ou encore de condamner les livres des protestants, alors que les livres à censurer devraient être les ouvrages d'amour, de théologie spéculative, qui sont pleins de contradictions et bafouent la simplicité de l'Écriture, et ces manuels à l'usage des confesseurs, dont les descriptions de péchés pouvaient facilement passer entre les mains de tous.

L'Histoire répond elle aussi à un événement, celui du meurtre de Juan Diaz, érudit espagnol gagné à la Réforme, le 27 mars 1546, à Neubourg, de la main de son frère. Le pamphlet de Calvin paraît avant la fin de cette même année 1546, vers septembre ou octobre selon Francis Higman et Olivier Millet. Il fait certes le récit

de cet assassinat, mais il le fait vite, et insiste plutôt sur les leçons à tirer de cet acte barbare. Pamphlet accusateur des papistes qui sont donc capables de se rendre coupables de tels actes, mais pamphlet accusateur aussi des autorités impériales et pontificales accusées de connivence pour empêcher que le meurtrier soit condamné par la justice civile, et pour qu'il soit remis entre les mains de la justice ecclésiastique. Le libelle est un appel à tous les protestants, et Juan Diaz est érigé en héros de la cause protestante, il doit servir d'exemple, il est un martyr de la foi. Calvin s'adresse à ses coreligionnaires et les encourage à ne pas avoir peur, à se faire martyres pour leur foi si besoin est, car c'est à ce prix que se gagnera le combat contre l'Eglise catholique, et que sera reconnue l'Eglise protestante.

La *Response* enfin a été écrite après la publication du plaidoyer de l'avocat Pierre Séguier. Point de récit en l'occurrence, mais un édit d'Henri II, l'édit de Chateaubriant enregistré par le Parlement de Paris le 3 septembre 1551. De nouveau, le pamphlet de Calvin paraît avant la fin de 1551. Mais il n'est pas dirigé contre l'édit lui-même, ce qui reviendrait à attaquer directement le roi, mais contre le résumé du plaidoyer de Pierre Séguier lors de l'enregistrement de l'édit, résumé qui parut avec les impressions de l'édit, et auquel Calvin put donc avoir accès. La technique de dénigrement marche à plein dans ce libelle. L'auteur commence en effet par des considérations générales sur la profession d'avocat, très noble et très utile quand elle est bien exercée, mais combien dangereuse et nuisible quand elle est exercée par de mauvais avocats. L'un d'entre eux, on l'aura compris, est Pierre Séguier. Calvin passe donc du général au particulier. De quoi Séguier s'est-il rendu coupable aux yeux de Calvin ? Dans le discours qu'il prononça au Parlement lors de l'enregistrement de l'édit, et dont Calvin a eu connaissance du résumé par l'impression de l'édit, l'avocat avait comparé le roi Henri II à Numa Pompilius, second roi romain, législateur et fondateur de la religion romaine, et qui avait su instaurer et maintenir la paix parmi ses populations. Séguier se servait de la mise en ordre dans les rites religieux effectuée par Numa Pompilius pour justifier la politique religieuse du roi et l'édit de répression de l'hérésie qu'il venait de signer (édit de Chateaubriant). Argument inacceptable pour Calvin bien entendu. Tout d'abord parce qu'il s'agit d'un rapprochement entre paganisme et christianisme, entre une prétendue religion d'un roi légendaire qui se dit inspiré par la nymphe Égérie, et qui appartient aux fables de la mythologie, et la religion sacrée, ancrée dans l'histoire, à travers la personne du Christ. Pour Calvin, il est scandaleux de penser à faire un tel rapprochement. D'autre part, il est inacceptable de se servir de l'exemple de Numa Pompilius pour justifier la politique de répression entreprise par Henri II, justement parce que la religion que l'on veut réprimer est, aux yeux de Calvin, la vraie religion. On le voit,

le pamphlet touche ici à la question épineuse de l'usage que peut faire l'humanisme de la philosophie antique. Ce pamphlet est le plus complexe et le plus long des trois pamphlets réunis dans cette édition.

Il convient de dire pour terminer que l'*Advertissement* et l'*Histoire* avaient déjà fait l'objet d'une édition accompagnée d'une étude par Francis Higman. L'édition que nous présentons ici a le mérite de réunir trois textes, dont le dernier, la *Response*, est ici édité pour la première fois, qui avaient été publiés de manière anonyme au XVI^e siècle. Les auteurs attribuent ces trois textes à Calvin de manière tout à fait convaincante par l'usage de la philologie. Il s'agit d'une excellente édition, avec un appareil critique et bibliographique considérable. Chaque pamphlet est présenté par une introduction qui explique les causes et les circonstances de sa parution, l'originalité du texte, et le conflit idéologique qui existe entre Calvin et ses adversaires. Une grande et belle contribution à la pensée et à l'œuvre de Calvin.

CHRISTIAN FANTONI, *University of South Alabama*

La Méditation au XVII^e siècle. Rhétorique, art, spiritualité

Sous la direction de Christian Belin

Paris : Champion, 2006, 275 pp.

Qu'elle soit en prose ou en vers, catholique ou protestante, la méditation religieuse n'a pas été négligée par la critique. Il suffit pour s'en persuader de consulter la bibliographie de cet ouvrage. Du même coup, elle a éclipsé un peu ce qui ne relevait pas directement de la spiritualité. Christian Belin, le maître d'œuvre de cet ouvrage, a estimé qu'on la comprendrait mieux en la confrontant avec d'autres langages. Il a surtout voulu considérer la méditation en elle-même. Voilà pourquoi il a convié à cette réflexion non seulement les littéraires et les théologiens, traditionnellement invités à des travaux de ce genre, mais aussi les philosophes, les musicologues et les historiens de l'art. On ne saurait trop le remercier pour cette ouverture, car les études qu'il a réunies forment un ensemble d'une exceptionnelle richesse.

Que le lecteur se rassure. Le genre même de la méditation n'est pas oublié grâce à Véronique Ferrer (« Les Méditations sur les *Psaumes* d'Agrippa d'Aubigné ») et à Véronique Adam (« La méditation poétique : un méditant-Narcisse »). Richard Parish la convoque lui aussi dans son article sur « Polémique et poétique dans la méditation catholique en prose ». D'Aubigné a toujours vanté ce qu'il appelle le « langage de Canaan », opposé à toutes les subtilités maniéristes en vogue de son temps, à leur « affectation », à leur « hypocrisie ». C'est ce langage-là que